

Le Monde

Au Théâtre de l'Odéon, le charme vénéneux de « La Vegetariana »

Adaptée du roman « La Végétarienne », de la Sud-Coréenne Han Kang, la pièce, mise en scène par l'Italienne Daria Deflorian, agit en douce sur le spectateur, qui ressort de la représentation totalement transformé.

C'est un bien rare talent que de savoir mener le public par le bout du nez pendant une heure cinquante de représentation, puis de le rendre à la nuit dans un état où il n'est plus ni tout à fait lui-même ni tout à fait un autre. Lorsque l'alliance fonctionne entre un texte et sa mise en scène, ce public n'est plus le maître de ses pensées. Il devient le jouet d'une manipulation tramée, à bas bruit, par l'articulation des signes que sont le jeu des comédiens, la musique, les bruitages, les lumières et la scénographie.

La Vegetariana, un spectacle que propose l'Italienne Daria Deflorian à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris, est un exemple accompli du pouvoir de métamorphose et de la capacité de persuasion du théâtre. Entré sans idée préconçue dans la salle des Ateliers Berthier, kidnappé par une représentation au charme vénéneux, le spectateur en ressort rallié à une cause dont il n'imaginait pas qu'elle allait le toucher d'aussi près.

Yonghye a décidé qu'elle ne mangerait plus de viande. Son mari la découvre en pleine nuit debout dans la cuisine en train de vider le réfrigérateur. La viande file dans la poubelle, elle sera bientôt rejointe par les œufs puis le lait. La végétarienne croque une laitue à pleines dents. L'époux se lamente. Pourquoi ?, lui demande-t-il. « *J'ai fait un rêve* », répond-elle. Quatre mots seulement, et la porte s'ouvre vers l'inconnu.

Orbite kafkaïenne

En trois parties retraçant trois années de la vie de Yonghye, le roman bascule dans une réalité perturbante. Première étape avec la parole du mari de l'héroïne, deuxième temps avec son beau-frère, troisième séquence avec sa sœur, trois personnages dont l'ancrage normatif est synonyme de brutalité.

Celle, conjugale, d'un époux misogyne qui méprise sa femme ; celle, sexuelle, d'un beau-frère qui soumet sa belle-sœur à des jeux érotiques tendancieux ; celle, dévastatrice, d'une sœur qui fait enfermer la végétarienne en hôpital psychiatrique pour la ramener vers ce qu'elle croit être la raison.

S'il n'était question que du choix d'une hygiène alimentaire dans les pages de Han Kang, les commentaires s'arrêteraient sans doute là. Mais l'héroïne le dit et le répète : « *J'ai fait un rêve*. » Et ce texte, qui déborde du quotidien pour accéder au rang de l'allégorie, se retrouve soudain placé, par le travail de Daria Deflorian, sur une orbite kafkaïenne. Même étrangeté, même rétorsion sournoise exercée contre qui fait sécession.

Le devenir de Yonghye n'est ni animal ni humain. Il s'agit d'un devenir-plante. Elle qui a rêvé du sang que verse l'homme affirme n'avoir besoin que d'un peu d'eau et de soleil, se campe les pieds en haut et la tête en bas. Elle est un arbre dont le feuillage se trouve sous terre et non dans le ciel. Elle a décidé de son sort et se tient à sa résolution. Résultat : le monde autour d'elle se dérègle et se donne à voir pour ce qu'il est : banal mais monstrueux.

Le théâtre vidé de son superflu

Ferme, rigoureuse et constante, Daria Deflorian développe une représentation dont la trajectoire, qui ne dévie jamais de son axe, se refuse aux séductions faciles. Les quatre acteurs (dont elle est) n'en font ni trop ni trop peu. A l'équilibre dans les énigmes de cette fiction, ils évoluent entre deux grands panneaux défraîchis. Le décor est statique, mais les géographies sont mouvantes. Cuisine, salle de bains, chambre, asile : pour exister, les lieux n'ont qu'à être nommés et le plateau n'a qu'à être arpenté. Rien n'est montré en tant que tel, mais, d'évidence, tout est là. Dite en italien, surtitrée en français, l'histoire n'est plus sud-coréenne mais universelle.

Comme l'héroïne qui se débarrasse de la viande, des œufs ou du lait, Daria Deflorian vide le théâtre de son superflu. Elle colle sa mise en scène à des mots qui, eux-mêmes, s'insinuent dans les consciences et y font leur travail de sape.

Lorsque l'actrice, en fin de spectacle, tente de convaincre l'héroïne de manger, on n'a qu'une envie : qu'elle se taise. Pas parce qu'elle est piètre comédienne (c'est l'inverse, elle est bouleversante), mais parce que, au bout d'une heure cinquante, on a, sans même s'en rendre compte, pris fait et cause pour cette sœur en rupture de ban, dont le pas de côté, pour suicidaire qu'il soit, semble être le seul exemple à suivre.

On ne s'attendait pas à penser ce qu'on pense. La morale de cette représentation est double : il faut se méfier des spectacles qui ne paient pas de mine, agissent en douce, et dont l'impact est décuplé par leur pseudo-neutralité. Il faut se méfier des phrases aux allures dérisoires, elles sont capables de marquer la littérature au fer rouge.

Le « *je préférerais ne pas* » du *Bartleby* d'Herman Melville a trouvé son alter ego sous la plume de Han Kang : « *j'ai fait un rêve* » ne sera plus jamais un énoncé à prendre à la légère. Daria Deflorian ne s'y est pas trompée.

Joëlle Gayot, 12 novembre 2024, *Le Monde*